

Claire Reverchon - Pierre Gaudin

CARRIERES ET CARRIERS EN PROVENCE
Un siècle d'extraction de la
pierre du Midi

Rapport d'une recherche effectuée
avec la soutien de la Mission du
Patrimoine Ethnologique du Ministère
de la Culture et de la Communication.

1985 - 1987

— Créaphis —

79 rue du faubourg Saint-Martin
75010 Paris

"..Là-haut, à moment donné, dans la pierre, il y avait un squelette de poisson immense, qu'on a trouvé dans l'extraction d'un bloc... Les scies ne pouvaient pas mordre dessus.. c'était fossilisé....."

" .. Mon père, c'était un philosophe...sur son chantier, les autres avaient marqué au charbon de bois : "Chantier de milliards d'ans"...Parce que, dans la pierre blanche, il y avait des fossiles..j'en ai un..et mon père disait : "Cette bête, peut-être, il y a des milliards d'ans qu'elle y était!".."

INTRODUCTION	3
I L'ACTIVITE D'EXTRACTION EN PROVENCE	5
Le tournant au XIXème siècle	9
II L'ENQUETE	10
III SITES ET REPRESENTATIONS DU PAYSAGE	15
IV MILIEU ET FAITS TECHNIQUES	19
- Différentes phases de l'extraction d'un bloc de pierre.....	21
-La technologie en représentations : le discours sur le travail	24
-Les outils	26
- La connaissance de la pierre	28
- Les accidents du travail	29
- Expédition du bloc. Les transports.....	31
V DES INDUSTRIELS DE LA PIERRE	36
- Conquête des marchés et diffusion de la pierre	41
VI LES CARRIERS DANS LEUR VILLAGE	47
- Statut des carriers	47
-La vie sur le chantier	51
- Des villages à l'heure des carrières	52
- Organisations des carriers	55
- La vie politique	57
- Les cafés et les cercles	59
- Circulation des carriers entre les villages	61
- Des Hindous à Saint-Restitut	62
VII DECLIN DES CARRIERES : ABANDON ET CHANGEMENTS DE PAYSAGES	64
CONCLUSIONS PROVISOIRES.	66
BIBLIOGRAPHIE	69
SOURCES D'ARCHIVES	71

En Provence (dans la Provence "intérieure"), l'exploitation de la pierre de taille n'est qu'un des aspects de l'utilisation de la "pierre du Midi" (1) : dominante dans le paysage.

Cette pierre calcaire se retrouve partout dans le sud-est, entre Rhône et Méditerranée. Elle est appelée communément "molasse" et l'origine de cette dénomination provient du latin "mola = la meule" et non de "mou" comme cela apparaît fréquemment chez certains auteurs. Cette pierre est lithologiquement formée par des dépôts marins , sédimentations biodétritiques des mers miocènes de l'ère tertiaire, entre moins 25 millions et moins 5 millions d'années. Ces mers occupaient alors tout l'espace de la future Provence et remontaient au nord est de la rivière Drôme, vers la Suisse.

En tant que matériau de construction , cette pierre est omniprésente dans le bâti provençal depuis l'Antiquité. Ses multiples utilisations (pierre sèche, rupestre, taillée), le plus souvent combinées ont profondément marqué le paysage au point d'en faire l'un des traits culturels d'une "civilisation de la pierre"(2).

(1) : Voir l'article du géologue Michel Philippe " Le Miocène, la pierre du Midi et l'homme", in Lithiques n°1 , pp.17-38, Paris,1985.

(2) : L'expression est de Christian Bromberger. Voir son article dans Lithiques n°1, op. cit. pp7-16.

Des villages creusés à même le rocher (répondant ainsi à cet "appel du rocher" dont parle ^{le}géographe Roger Livet dans un livre qui reste fondamental (3)) aux ouvrages d'art des ponts et chaussées, architectures d'ingénieurs où la pierre a joué un rôle primordial aux côtés d'autres matériaux (fer, acier, béton ...), ce matériau a été mis en oeuvre après extraction, épierage et façonnage depuis l'Antiquité romaine où sa place a été déterminante dans les édifices de grand appareil (théâtre d'Orange, pont du Gard) comme dans les constructions plus modestes.

Les villages troglodytiques, creusés au flanc des escarpements (Barry, Calès, Saint-Saturnin), les terrasses de cultures en pierre sèche, les aiguiers, les bergeries, les puits parsèment le paysage agraire et témoignent de la "pulvérisation" de l'habitat provençal caractéristique du siècle dernier. Mais partout ailleurs, l'habitat est regroupé en véritables villages parfois des gros bourgs urbanisés comme Gordes dans le Lubéron.

Dans toutes ces formes de l'habitat rural, la pierre joue un rôle déterminant en tant que matériau de construction. Utilisée aussi bien dans les ouvertures et les chaînes d'angle (taillées) que dans les murs (moellons de tout venant, résultant souvent de remblais de carrières ou d'épierrage des champs), elle est partout préférée au bois ou à la brique. (4).

(3) : Roger Livet, Habitat rural et structures agraires en Provence, Ophrys, 1962.

(4) : Voir les ouvrages sur la construction en milieu rural en Provence : Massot(J-L), Maisons rurales et vie paysanne en Provence, SERG, 1975.

Bromberger (C, Lacroix (J), Raulin (H), Provence in "L'architecture rurale française", MNATP, Berger Levrault, Paris, 1980.

I L'activité d'extraction en Provence.

Partout où affleure le socle calcaire, des carrières se sont creusées. Les sites d'extraction, souvent plusieurs fois séculaires, exploités de façon plus ou moins importante et plus ou moins continue depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, jalonnent l'espace provençal.

Les archéologues, depuis peu de temps, commencent à s'intéresser, en amont du monument ou de la ruine, aux aspects ethno-technologiques (5) de l'extraction et de la mise en oeuvre des matériaux.

De fait, il est intéressant de repérer les traces et les indices qui permettent d'établir sur une très longue durée, la permanence ou les ruptures d'un ensemble de systèmes techniques et de savoir faire opératoires liés à l'extraction, le levage et le transport des pierres.

Les travaux de J-P Adam et tout récemment la thèse de J-C Bessac sur l'outillage traditionnel du tailleur de pierre (6) apportent des renseignements extrêmement précis pour les professionnels (Jean-Claude Bessac est lui-même tailleur de pierres) non dépourvus d'intérêt ethnographique.

Si les archives écrites restent très discrètes et quasiment inexistantes sur ces problèmes, la mémoire des anciens carriers est très vive. Elle est d'autant plus précise qu'elle est parfaitement réactivée par les

(5) : Il s'agit d'une situation "française". Les italiens s'y intéressent depuis longtemps. Voir par exemple la remarquable thèse d'Enrico Dolci sur les carrières de Carrare, Carrara cave antiche, Commune de Carrare, 1980. Signalons toutefois les travaux pionniers de Robert Bedon, Les carrières et les carriers de la Gaule romaine, Picard, 1984 et la très belle thèse dactylographiée de Hugues Savay-Guerraz, Recherches sur les matériaux de construction de Lyon et de Vienne Antiques Lyon 2, juin 1985, 312 p.

(6) Revue archéologique de Narbonnaise, Supplément 14, CNRS, 1986, 320 p.

diverses manifestations sur les sites , tout proches des lieux d'habitation. D'une certaine manière, ces monuments en creux pèsent sur les populations et les carrières constituent un espace bien particulier (aujourd'hui très souvent en friche) qu'on peut parfaitement situer par rapport au village. C'est le cas à Lacoste, à Ménerbes, à Saint-Remitut, à Oppède, à Fontvieille , aux Baux

La mémoire fait commencer l'"histoire des carriers" au temps des Romains. Ainsi, à Lacoste (Vaucluse) , une légende rapporte que "les femmes et les filles du village charrièrent sur leur tête, tout en filant leur quenouille, les énormes blocs qui servirent à l'édification du Pont Julien, ce monument romain qui permet encore aujourd'hui la traversée du Calavon, à quelques kilomètres du village" (7).

On trouve d'autres exemples sur d'autres sites. Il est sûr que les Romains ont joué le rôle de "fondateurs" de la mémoire lapidaire. D'une certaine façon , ils ont occulté la préhistoire et l'époque néo-lithique, pour laquelle l'imaginaire historique porte davantage sur les menhirs, les pointes de flèche en silex que sur des sites d'extraction.

Il est certain que l'occupation romaine a été une grande période d'exploitation de la pierre en Provence. Des monuments prestigieux et emblématiques sont construits avec des matériaux de l'âge miocène (théâtre d'Orange, Glanum, Vaison la Romaine, Nîmes etc ...)

En beaucoup d'endroits des sites d'extraction se sont ouverts pour répondre aux exigences des nouveaux bâtisseurs et des nouveaux modes du bâti. Certains de ces lieux n'ont pas cessé d'être exploités

(7) : Cité par Guy Mathieu dans Pierres en Provence, ACEP Edisud, 1987, p.20.

depuis. Une cartographie des sites se met en place dès l'Antiquité. Inscrits dans la toponymie , ces carrières sont encore repérables aujourd'hui. Les carrières de Canteduc, de Baruthel, (encore appelées jusqu'au XXe siècle "carrières des arènes") , de la montagne de Lens, de Beaucaire, alimentent la ville de Nîmes, les carrières de Glanum fournissent largement les matériaux pour Arles, les carrières de Rognes et de Bibemus (exploitées surtout pour ces dernières à l'époque classique), sont utilisées par les bâtisseurs d'Aix. Les matériaux du pont du Gard ont été tirés à 700 mètres environ de l'ouvrage (pierre de Vers, dite Vers-Pont du Gard), les matériaux de l'arc de triomphe d'Orange proviennent en partie des carrières de Courthézon (Vaucluse), Vaison est bâtie essentiellement avec la pierre de Beaumont, sur le Mont Ventoux . Les carrières de la côte (Site de la Couronne) alimentent Marseille, la pierre marbrière de Cassis (Calcaire "froid") est utilisée pour les dalles, les bordures de trottoir et les quais. Au Cap Couronne, à l'ouest de Marseille, les traces de l'extraction (avec certains procédés utilisant directement l'eau de mer) sont visibles sur des centaines d'hectares et attestent une exploitation pré-romaine (hélienistique). Enfin , le réseau routier romain, constitue un débouché important.

A partir du III e siècle, les migrations des peuples germaniques, entraînent une période de rétraction du développement urbain de plaine, caractéristique de la colonisation et de la "paix romaine". Changement d'allure dans les villes et les bourgs urbanisés.. On s'enferme dans des fortifications, souvent perchées. La demande en matériaux diminue d'autant que s'installe la pratique du réemploi. Les blocs des édifices et des tombeaux sont réutilisés dans les nouvelles constructions. On continue d'extraire cependant en certains lieux pour l'édification de villae et pour les sarcophages.

Les problèmes de datation des sites d'extraction sont liés à la permanence des sites et des techniques et d'autre part au nombre très limité d'archives écrites. Durant le Moyen-Age, les carrières sont souvent affermées par des seigneurs et des évêques (comme ce fut le cas à Saint-Paul-Trois-Châteaux dans la Drôme). (8).

Avec la période classique et la Renaissance provençale s'ouvre un nouvel âge d'or de la pierre. Puisant sans mal dans ses racines antiques et suivant des modèles italiens, la Provence s'urbanise. Aux XVI, XVII, XVIII^e siècles les carrières connaissent un regain d'activité très important. Elles fournissent les matériaux pour des hôtels et des demeures nobiliaires où les pierres sont utilisées avec éclat dans des façades très ouvragées, notamment à l'âge baroque.

Au XVIII^e siècle, en écho au développement urbain, on voit également s'ouvrir ou se réouvrir des carrières de marbres. Cela répond à une demande locale, mais également à la politique des grands travaux d'état et certaines variétés de matériaux sont recherchées par les intendants royaux (9).

Ce type d'exploitation va considérablement diminuer dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

D'ailleurs d'une manière générale, l'âge classique marque la pénétration de l'état dans la carrière. Au XVII^e siècle, l'ouverture des carrières est subordonnée à l'autorisation royale, délivrée par le Directeur et Ordonnateur général des bâtiments, depuis Paris. La propriété royale des carrières demeure jusqu'en 1789. Ce n'est qu'après 1810 que leur ouverture ne fut plus dépendante que d'une législation de police pour laquelle le préfet de département jouait un rôle principal, tant du point de vue de l'inventaire et de l'évaluation des matériaux, que du point de vue du contrôle de l'exploitation.

(8) : Cf. Le texte d'arrendement des carrières des Archivaux à Saint-
Restitut, aux évêques de Saint-Paul, daté du 4 avril 1464.
(Cartulaire de Saint-Paul Trois Châteaux, A, Folios 27-8.

(9) : On peut citer pour exemple le rapport d'inspection du contrôleur Tarlet pour la carrière du Tholonet, près d'Aix, en 1712. Ces carrières seront exploités jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Cf Lithiques N°2, p 66.

Les préfets ont eu de ce point de vue un oeil très observateur et les enquêtes menées par leurs services ne sont pas toujours dépourvues d'un réel intérêt ethnographique. C'est le cas pour le préfet Delacroix dans la Drôme ou Ladoucette dans les Hautes Alpes. (10).

Le tournant au XIXe siècle.

Au milieu du XIX e siècle, avec les innovations technologiques , la révolution technique et industrielle symbolisée par la naissance et le développement du réseau ferré et du machinisme à vapeur, les performances et le triomphe du capitalisme libéral, les idées de progrès, le désenclavement du monde rural, le renouveau urbain, les demandes en matériaux de construction s'accroissent rapidement. En écho nombre de carrières de pierres de taille s'ouvrent ou prennent une nouvelle dimension industrielle.

La pierre blanche connaît alors une phase de prospérité jamais égalée depuis. Les villes bouleversées par la rénovation urbaine orchestrée par le baron Haussmann, absorbent des milliers de mètres cubes de pierre. La pierre et le fer sont à la mode, aussi bien chez les architectes que chez les ingénieurs. La pierre et le fer, puis plus tard le ciment, souvent combinés expriment une "modernité" architecturale qui témoigne bien de la croyance optimiste en une nouvelle société de progrès, établie sur des matériaux nobles et durables. Du balcon de l'immeuble bourgeois à l'ossature des gares habillée de pierres (véritables ou "artificielles"), ces nouvelles mises en forme créent un nouveau visage à la ville, désormais plus claire et plus ouverte suivant des axes très larges. Cet "âge d'or" de la pierre se poursuit jusque dans les années 10, mais dès 1920, les effets de rupture liés au cataclysme de 14-18 et à la concurrence de nouveaux matériaux comme le béton et l'acier, se font sentir.

(10) : Cf La statistique de la Drôme de Delacroix.

C'est donc dans une séquence chronologique bien définie (1850-1920) que sont apparus les principaux stigmates, encore aujourd'hui parfaitement visibles dans le paysage et dans la mémoire. Dans ce temps de moyenne durée, l'exploitation prend une tournure industrielle et devient massive. Des sites spectaculaires se creusent (Les Baux, Fontvielle, Lacoste, Oppède, Saint-Restitut ...). Des villages entiers vivent à l'heure des carrières à un moment où l'industrialisation entraînent inexorablement les agriculteurs vers les villes (surtout, bien entendu après 1920). De fait, à la fin du siècle, déjà, les carrières fournissent un travail qui tend à devenir principal aux côtés des ressources du monde agricole et de fait, retient en certains endroits une partie de la population laborieuse (à Lacoste, à Ménerbes, à Saint-Restitut par exemple).

Aujourd'hui, beaucoup de ces sites abandonnés depuis la fin des années 50 sont recolonisés par la végétation. Ils sont à l'état de "friches éco--industrielles" si l'on peut dire. La menace d'oubli qui pèse sur eux est d'ailleurs inscrite en filigrane dans le cahier des charges d'une carrière qui doit rendre après l'extraction le site à la "nature" et laisser un paysage se reconstituer. Ailleurs, là où l'activité s'est maintenue, des changements très importants dans le système technique de l'extraction ont entraîné d'autres formes de sites qu'il convient d'identifier, là encore, avant disparition.

II L'enquête

L'enquête sur l'activité extractive des ressources minérales de la Provence fait apparaître à travers les archives et le discours oral recueillis, cet "âge d'or", de plein fonctionnement de ces sites surpeuplés d'ouvriers qui donnaient une vie sociale marquée par une présence d'un groupe permanent de travailleurs de la pierre (journaliers, carriers, maîtres-carriers, tailleurs de pierre, transporteurs ...). La mémoire est cristallisée sur cette activité économique en plein essor à laquelle

le traumatisme de la guerre de 14 a mis fin.

Jusqu'à présent peu d'études à caractère historique, ethnographique et archéologique ont été consacrées aux groupes professionnels de la pierre (et particulièrement des carriers), au cycle technologique de l'extraction et de la mise en oeuvre des matériaux. Trop souvent perçues comme des nuisances et des tares du paysage, les carrières n'ont pas attiré le regard ni l'intérêt des chercheurs. Ces espaces vides sont autant de trous de mémoire que l'anthropologue n'a pas encore véritablement explorés.

Pourtant, lieux-miroirs du sous-sol, monde en creux témoin des rythmes de l'activité extractive et des besoins urbains, elles détiennent les archives lapidaires, indéplaçables, de l'histoire de l'extraction de matériaux directement prêts à l'emploi dans la construction. C'est à la recherche de cette histoire et des multiples aspects de ses représentations que nous sommes partis à travers l'observation des sites et à l'écoute du discours des acteurs de cette aventure humaine.

Le "terrain" de cette enquête a été constitué à partir de quelques sites d'extraction de la pierre du Midi (principalement de la pierre tendre). Ces sites sont représentatifs de l'activité extractive dans la région et ne se regroupent pas en un seul ensemble, mais en petits bassins carriers comme dans le Lubéron, par exemple. A côté des carrières de pierre de taille, se trouvent d'autres sites d'extraction de diverses ressources minérales : ocres, terre, gypse, houille, grès, serpentine, fluorine, onyx, granites, porphyres, graviers et granulats Les références à ces autres types de matériaux ne seront toujours que très ténues. Elles serviront à illustrer en contre point, la variété des richesses provençales, sans toutefois présenter à chaque fois les différents systèmes techniques d'extraction et de transformation. Nous renvoyons pour cela aux ouvrages spécialisés, présentés

en bibliographie (11)

C'est donc autour d'un petit nombre de sites représentatifs de l'extraction de la pierre de taille que nous avons travaillé, parmi les traces écrites et à travers le discours oral recueilli auprès de nos informateurs suivant la méthode des entretiens semi-directifs assez longs et répétés à plusieurs reprises.

Au delà de l'entretien enregistré nous avons pu filmer quelques phases de l'opération de l'extraction manuelle (aujourd'hui complètement abandonnée d'un bloc de pierre , à Saint-Restitut. Nous avons également pu inventorier et classer un certain nombre d'outils employés dans le cycle technologique de la carrière.

Malheureusement, nous n'avons pas pu interviewer un grand nombre d'ouvriers carriers, puisque ceux-ci ont presque complètement disparu.

De fait, privés de commentateurs et de lecteurs quotidiens (nous reparlerons plus loin des graffiti et de leur fonction sociale), les fronts de taille (qui étaient pourtant paradoxalement promis à la dilapidation) perdent la mémoire et se dégradent rapidement. Ce n'est qu'à travers les traces laissées en creux par les outils qu'on peut comprendre la vie passée de ce "milieu technique" devenu friche ou sur lequel les changements de modes d'exploitations ont effacé les anciennes écritures. Mais n'est-ce pas la logique de la carrière que d'avancer dans la masse en oubliant ses propres traces ? N'est-ce pas , précisément, la fonction du comble que de remplir à la hâte ces trous de mémoire pour faire croire que le paysage n'a presque pas bougé, que rien ne s'est passé ?

(11) Voir en particulier :

Michel Philippe et Georges Truc, Ressources minérales du Vaucluse , des matériaux et des hommes, Avignon, Jean-Marie Triat, Pierres utiles de Provence, Marseille, 1982. 1979.

Une enquête approfondie à Saint-Restitut nous a permis de nous sensibiliser nous-mêmes à ces espaces énigmatiques où tout se lit à l'envers, du creux vers le plein, du bas vers la haut, de l'impact vers le geste.

Cette enquête , échelonnée sur plusieurs mois , a rassemblé un corpus de documents, d'objets et de textes oraux. (12).

D'autres enquêtes, plus ponctuelles dans les Bouches du Rhône (Fontvieille les Baux ,Cassis Marseille, ...), dans le Vaucluse (Oppède, Lacoste, Ménerbes), dans les Alpes de Haute-Provence (Mane), nous ont permis de discerner des points de ressemblance et d'observer des pôles de circulation des matériaux à peu de choses près semblables dans leurs caractéristiques principales.

(12) : Nous ne parlerons pas dans ce rapport des problèmes de méthodes d'enquêtes et de collectes de données. Voir sur ce point l'ouvrage collectif , Tradition orale et identité culturelle , Paris, CNRS,1980.

L'enquête à Saint-Restitut s'est déroulée en plusieurs ^{temps} ou les entretiens ont alterné avec de nombreuses visites dans les carrières et des recherches en archives.

Après une période de repérage et de pré-enquête, qui a conduit notamment à la réalisation d'une exposition sur les "mémoires de'un village de carriers du Midi" insérée dans la grande exposition de l'Action thématique programmée du CNRS rhône Alpes en 1982 , "Mémoire vivante, dires et savoirs populaires" (13). Cette exposition s'est tenue à la bibliothèque municipale de Lyon. En 1984, d'autre part, lors d'une rencontre inter associative à Sénanque à laquelle participait notamment Pierre Coste du Conservatoire ethnologique de Salagon, nous avons proposé de consacrer une année de recherche autour de la pierre en Provence, en groupant divers travaux. De cette proposition est née l'ACEP (Association pour la coordination des expositions en Provence) dont la première manifestation publique s'est concrétisée en 1985 par la création d'un circuit culturel de la pierre (14). Deux publications (ci-joints en annexe) jalonnent cette recherche. De même, en 1985 sortait le premier numéro de la revue Lithiques (15) consacré aux pierres de Provence.

(13) : Voir le catalogue Mémoire vivante , dires et savoirs populaires , Lyon, CNRS-Bibliothèque de Lyon, 1982, 224 p. Voir en particulier le texte de présentation de Jean-Claude Bouvier et notre propre article intitulé "Mémoires d'un village de carriers du Midi : l'exemple de Saint-Restitut".

(14) ; Voir le tract ci-joint en annexes.

(15) : Lithiques, du minéral au mental, N°1 "Pierres de Provence" (aujourd'hui épuisé).

III Sites et représentations du paysage

L'ensemble carrières-village-terres agricoles dessine un cadre spatial , un "terroir" , commun à tous les lieux d'extraction. Dans l'aire provençale, les carrières occupent la partie haute de la commune où l'affleurement des couches calcaires permet l'extraction. Le village groupé et perché à flanc de colline occupe le versant sud, à l'abri des vents du Nord. Un habitat dispersé se répartit dans les terres fertiles de la plaine (16). En dehors de la plaine, l'espace agraire se distribue sur les pentes dans des cultures de terrasses dont la fonction est double : retenir la terre d'une trop forte érosion et participer à la meilleure exposition.

La partie haute constitue un espace rural à vocation pastorale où le manque d'eau ne permet pas la culture. Sur ces espaces consacrés traditionnellement au parcours des troupeaux, aux activités de chasse , de cueillette, d'épierrage, se sont greffés suivant les époques (et parfois fort anciennement) les espaces d'extraction de la pierre. Ce n'est qu'au XIXe siècle avec le tournant "industriel" que l'exploitation devenue massive a considérablement modifié, "blanchi" ce "saltus" traditionnellement en équilibre entre pierre et végétation.

Cette organisation de l'espace qui finit par décrire un "système éco-technique de la pierre" , que l'on retrouve à quelques variantes près dans tous les villages de carriers que nous avons abordés (Saint-Restitut, Oppède, Lacoste, Les Baux, Fontvieille ...) spatialise le discours.

(16) : Voir sur cette question l'ouvrage de Roger Livet , op. cit.

De fait le discours oral présente le territoire communal en le divisant en paliers. Les carriers habitent le village , la plaine est occupée par les agriculteurs. Vus du village, les carrières sont désignées par "là-haut" ou "la montagne" , et l'espace des cultures est désigné par "en-bas" ou "la plaine".

" Avant 14 , en principe, à part deux ou trois exceptions, il n'y avait pas de paysans ici ...

C'était tous des carriers ... Alors, ils avaient quelque lopin de terre qu'ils allaient travailler en dehors de la carrière , mais leur occupation principale , c'était la carrière"

(ENQ N°)

"ça faisait deux communes ici : le village et la plaine" (ENQ N°)

La description du cadre quotidien du travail s'articule autour de l'armature des chemins, véritable enjeu dans l'espace provençal. Ces chemins où passent les gens, les bêtes et les machines, relient les hauteurs et la plaine, en passant par le village. Ces chemins aujourd'hui déserts, il faut les imaginer toujours encombrés et bruyants.

" Ils partaient très tôt le matin ... Ils étaient , mettons une dizaine d'hommes d'ici ... Ils partaient par un sentier qu'il y avait là derrière ..."

Pour les femmes et les enfants , le trajet "village-montagne" est aussi un parcours quotidien

" Moi je me rappelle, quand je portais la soupe pour mon père, quand ils travaillaient aux carrières, là-haut, tous les jeudis, j'y allais"

" Les femmes, elles avaient le rôle de monter la soupe ... Elles se concentraient toutes et allez elles montaient ! Vers 10 heures et demi, elles montaient le toupin de soupe ... Il me semble que je le vois, celui de mon père ..."

" Au moment des vacances, tous les jours je montais la soupe aux carrières"

Ces trajets sont d'ailleurs un élément de l'économie familiale (activités de cueillette le long des trajets) , prenant ainsi une place cohérente dans le système espace-temps de la vie villageoise.

" Les femmes portaient la soupe, et puis comme c'étaient tous de petits paysans, en revenant elles ramassaient une brassée de bois ou un peu d'herbe pour leurs lapins ..."

" Celle qui pouvait pas monter le toupin, elle donnait deux sous à l'autre ... Ah ! c'était une époque ...!"

Les carrières, "là-haut", lieu de travail des carriers, n'est donc pas un lieu fermé, un "chantier interdit au public". Il est librement accessible aux autres membres de la communauté. Même si le lieu même du travail, le chantier ou "carreau d carrière" est hiérarchisé suivant la fonction des ouvriers , il n'est pas clos , ni coupé du village. Au contraire, à certaines heures, il est investi par tous :

" Des fois, le jeudi ou pendant les vacances , on me disait tu resteras là-haut ... Alors on restait là-haut et puis on redescendait le soir avec ceux qui travaillaient ... On restait toute la journée là-haut, on était content ... On goûtait à l'abri d'un arbre ..."

La structure des voies de communication où se croisent hommes bêtes et matériaux est essentielle, vitale pour la communauté. Il s'agit souvent d'un chemin communal de terre dammée , qui du village permet d'atteindre les sites d'extraction et les espaces de pacages, communaux ou privés. Cette structure se ramifie ensuite vers chaque exploitation par des chemins privés. Mais le chemin principal sur lequel passent des charges énormes (les charrettes aux roues larges bardées de fer creusent sur plus de 20 cm la roche en certains endroits) se rendant jusqu'à leur point d'expédition c'est à dire la gare la plus proche, reste un lien principal qu'il faut entretenir et protéger (17). La maîtrise de la circulation sur ces chemins (droits de passages etc ...) est donc un enjeu économique, une source de conflits permanents ...

" A Saint-Restitut, il y avait beaucoup de problèmes les chemins, car le seul chemin , c'était celui qui passait là-devant , le chemin de la montagne" ...

- (17) Parmi les nombreux conflits, on peut citer un procès retrouvé dans un lot d'archives au dépotoir de Saint-Restitut qui a opposé en 1911 un exploitant de carrières de la commune de Bollène (versant sud du plateau de Saint-Restitut à la Société des Carrières du Midi, entreprise beaucoup plus grande. Le conflit portait sur le droit d'exploitation sous un chemin communal.

IV Milieu et faits techniques.

Suivant la topographie et la configuration des bancs , une carrière de pierre de taille peut être exploitée de deux manières. Soit à découvert (à ciel ouvert) , soit en galeries. Dans le premier cas, le banc est facilement atteignable . La pierre affleure et la masse à découvrir (terre et végétaux)est peu épaisse, ce qui ne nécessite pas d'abondants travaux de défrichage et de terrassement. Dans le deuxième cas, on perce le banc par son flanc et on creuse sous la masse végétale. Ces galeries sont creusées de plain-pied. Mais elles peuvent être aussi entièrement souterraines et n'avoir qu'un seul accès. C'est le système du puits (semblable au puits de mine) dont on trouve de très beaux exemples à Saint-Restitut. Ces puits peuvent atteindre 30 m de profondeur (de leur entrée à la surface jusqu'au carreau). A partir de ce boyau (assez large en général , 4 X 4 mètres) partent en croix des galeries qui suivent l'inclinaison du banc. Ainsi à Oppède, une gigantesque carrière exploitée en galerie descend suivant le sens du banc de pierre et s'étend sur plusieurs hectares. Les fronts de taille peuvent atteindre des hauteurs impressionnantes (25 - 30 mètres).

Cependant, dans tous les cas, en carrière , l'exploitation du front de taille suit les mêmes principes :

- Commencer par le haut, puis exploiter par escaliers ou gradins successifs en sortant les blocs un par un.

En galerie, l'extraction du premier bloc est délicate .

Il faut tailler le plafond de carrière au dessus du bloc à extraire, c'est à dire en pratiquant une saignée horizontale à la blotteuse , en lançant celle-ci tenue pratiquement à bout de bras.

- La pierre extraite des carrières n'est pas travaillée sur place (contrairement à certaines carrières de pierre dure). Elle expédiée sous forme de bloc. Le bloc c'est l'unité à extraire. De la carrière à son point d'embarquement, le bloc subit 3 opérations successives : l'extraction (découpe dans la masse), l'équarrissage (mise en forme du bloc) ; le transport (manutention , levage, embarquement expédition , déchargement).

Sur le chantier deux types de travailleurs se côtoient : d'une part les journaliers qui faisaient la "découverte" ou le "découvert" , c'est à dire les opérations de déblayage , épierrage, défonçage, délitage , pour dégager le bloc exploitable. Cette première couche de pierres étaient soigneusement triée, classée suivant la grosseur et la forme des pierres et réunie en "clapiers" ou utilisée directement pour des murets de soutènement. C'était la même main d'oeuvre qui assurait la manutention des matériaux suivant leur destination (moellons,blocs circulant sur des rouleaux de bois cerclés de fer) puis leur transport sur des charrettes ou des wagonnets.

D'autre part, les carriers , eux, découpaient le bloc et le sortaient de sa masse. L'unité du travail du carrier c'est le bloc de pierre. Bloc commandé avec des dimensions précises , mais extrait le plus souvent avec des dimensions standardisées .

Ainsi très souvent : 2m X 1m X 1m = 2m cubes , soit environ 4 tonnes.

D'autres dimensions standard étaient moindres : 155 x 100 x 100 cm.

La queyrade (64 X 50 X 30 cm) ; la trespanière (92 X 50 X 45 cm) ;

le bujet (64 X 50 X 30 cm) ; le carreau (70 X 70 X 45 cm) ;

le cinquante carré (50 X 50 X 45 cm).

Le travail du carrier est donc de sortir le bloc et de l'équarrir.

Parfois les postes de travail sont différenciés en fonction des opérations techniques.

Ainsi trouve-t'on à Fontvieille , aux Baux , des" tracaires" (traceurs) dont le travail consistait à faire les tracés de sciage à l'aide d'un mètre en fer et de longues règles de bois .

Il y avait également des "blotadou" (blotteurs") dont le travail consistait à pratiquer la saignée horizontale à l'aide la blotteuse (outil à percussion lancée).

Enfin il y avait des scieurs qui pratiquaient les saignées verticales à l'aide des scies"crocodiles."

Mais dans tous les chantiers, chaque opération de l'extraction d'un bloc pouvait être réalisée par un seul carrier qui changeait d'outil.

La "spécialisation" était plutôt liée à l'adresse de certains carriers qui se taillaient (en même temps que leur bloc) une solide réputation !

Pour "sortir" un bloc , le carrier procède à la fois par découpe et par éclatement. Et cela depuis l'Antiquité. Aujourd'hui , ces deux opérations demeurent bien qu'elles soient mécanisées. Il n'y a jamais d'utilisation d'explosifs ou d'acides dans ce genre de roches.

Le carrier travaille souvent seul ou avec son "associat".

Différentes phases de l'extraction d'un bloc de pierre.

Après avoir fait la "découverte" et avoir atteint le banc rocheux le carrier commence par tracer au sol le contour du futur bloc , à l'aide d'équerres , de règles de bois et de gros crayon. Puis avec la barre à mine (appelée poufere en Vaucluse) , il creuse les trous d'angle aux quatre coins du blocs. Le carrier se campe sur ses jambes à demi fléchies et laisse descendre verticalement la barre à mine, puis dans le petit trou creusé , il ajoute de l'eau avec un arrosoir et il recommence. De temps en temps , avec la curette , il dégage la pâte, mélange de poussière de pierre et d'eau , en faisant tourner celle-ci au fond du trou et en la retirant vivement. En creusant avec la barre à mine, le carrier imprime à celle-ci une légère rotation (quart de tour).

Lorsque les trous d'angle sont pratiqués aux quatre extrémités, le carrier commence à tailler avec la blotteuse ou avec l'escoude (petit pic de carrier) . Il creuse une saignée sur une profondeur de 1m (la même profondeur que celle des trous d'angle). Le carrier peut également scier directement les parois avec la scie "crocodile". Cette scie longue de 2 mètres se présente comme une scie égoïne renversée, la lame étant plus large vers l'extrémité que près du manche. C'était des "scies à un seul homme", expression qu'on retrouve dans la correspondance des maîtres carriers du début du siècle. Le poids de la lame étant supérieur à l'avant, la scie descendait ainsi toujours d'elle-même. La scie circule ainsi dans une trace élargie à l'escoude pour le premier bloc. La scie est très souvent nommée "resa". (Voir carte linguistique de ce mot en annexe).

Lorsque les quatre côtés sont ainsi dégagés, pour faire sauter le bloc, on passe des grosses barres à mine au bord tranchant, très lourdes (70 à 80 kg) appelées "pinces" ou "bisegu" ou encore "besigu". d'une longueur de 2 m environ. Avec ces pinces qui élargissent les saignées, le bloc de pierre est ébranlé et il finit par se détacher. Il est ensuite sorti par un mouvement de levier. Le premier bloc est ainsi "sacrifié".

L'opération peut se dérouler sur un plan horizontal ou sur un plan vertical, début de galerie.

La scie ne fonctionne jamais horizontalement.

Lorsque le premier bloc est sorti (comme un " tiroir ") l'extraction se poursuit en creusant toujours des trous de barre à mine, puis en dégageant à la scie les trois côtés verticalement et enfin en faisant sauter à l'aide de coins et de bandages de charettes qui répartissent la force de l'onde de choc, la dernière partie, horizontale.

Les coins sont métalliques, pour les roches tendres.

En certains endroits, dans des veines plus dures, des coins de bois qu'on va progressivement gonfler d'eau, peuvent être utilisés pour faire éclater le bloc.

Pour dégager le bloc, et pour le faire sauter éventuellement, les carriers utilisaient très souvent le cric. Pour déplacer cet outil très lourd (70 kg), on ne le portait jamais à bout de bras. On le "faisait marcher" en le lançant devant soi avec sa jambe.

Un trou de cric pouvait être pratiqué avec une blotteuse sur une des surfaces du bloc. On y passait les "banes" (cornes) du cric et après avoir calé le pied on actionnait la manivelle pour faire remonter le cric. Cette poussée venait se combiner à l'action des coins percutés par la masse. (Poids de l'outil : 4 kg).

Lorsque le bloc était détaché du banc rocheux il était basculé. Le bloc était acheminé vers le moyen de transport (wagonnet ou charrettes) sur des rouleaux de bois cerclés de fer. On faisait ainsi "marcher le bloc".

Sur place, la seule opération de taille à proprement parler était l'équarrissage. Le "dégauchissage" de la partie éclatée était effectué avec des marteaux dits "taillants". Ceux-ci pouvaient avoir plusieurs types de lames. (18)

- (18) : Pour la description minutieuse des outils de taille, nous renvoyons à la thèse de Jean-Claude Bessac, L'outillage traditionnel du tailleur de pierre de l'Antiquité à nos jours, Revue archéologique de Narbonnaise, Supplément 14, CNRS, Paris, 1986, 320 p. Voir en particulier la très abondante bibliographie.

La technologie en représentations : le discours sur le travail

La description de la technique d'extraction, des manières de faire, des trucs du métier et des tours de main, occupe une place essentielle dans le discours global suscité par notre enquête.

Au premier abord, ce travail d'extraction, où l'homme se mesure à des poids énormes , évoque plutôt , dans l'imaginaire collectif le travail de force, où les images du colosse, du "bagnard" reviennent souvent. Or tout au long de nos enquêtes, c'est plutôt une image différente, presque contraire qui nous a été présentée : le métier de carrier est tout entier fait d'adresse , d'astuce. En somme, un rapport plus sensible au matériau qu'on regardera d'abord avant de toucher.

" Ils plaçaient d'abord l'équerre avant de sortir le bloc ... Et puis ils étaient un peu géomètres! Ils mettaient une règle et puis une autre règle, ils faisaient des visées comme ça ... Ah ils s'égarèrent pas hein ! C'étaient des as! Moi je reconnais que c'était des as , c'était un métier d'adroits"

(ENQ N° 10)

" Il y avait la blotteuse pour tailler les plafonds quand on perce une galerie ... Ces outils , ils faisaient un kilo et demi, pas plus, et ils avaient un manche flexible ... La tête touchait le plafond, il fallait pas faire un faux mouvement, pourquoi les mains auraient pris hein ! ... Le type qui n'était pas adroit ...

Mais je me souviens du chantier de mon père ...

Si je pouvais vous le montrer ... Vous voyez des marques comme ça, en demi-cercle ... Y'a pas un coup de faux ! Pourquoi c'était un des meilleurs, mon père ! "

(ENQ N°10)

A propos du maniement de la scie :

"La scie, il fallait la caler avec des morceaux de bois ... et puis tu y allais doucement ... Tu la tirais, tu la poussais et puis dès qu'elle avait mordu , ça y était ... Tu la tenais d'aplomb le mieux possible ... C'était un travail d'adresse ... Y'avait le cerveau qui jouait là-dedans ! "

(ENQ N° 10).

De même l'opération d'éclatement du bloc était une question d'oreille. Les carriers plaçaient les coins de fer entre deux plaques de fer, puis ils les enfonçaient à la masse :

" Ils jouaient du piano ... Ils tapaient sur l'un, tapaient sur l'autre Tout doucement, tout doucement et puis d'un seul coup tu entendais "Poum" Le bruit n'était plus le même, la pierre avait cassé ! ... " (ENQ N°10)

L'opération technique dans laquelle le poids formidable du bloc (devenu tel) menace le plus, est celle du déplacement et du basculement. Là aussi , le savoir-faire et l'astuce prennent le pas sur la force :

" Il faut connaître absolument l'équilibre ... Moi, je sais qu'avec mon père , j'ai commencé par apprendre à basculer les blocs ... Avec le cric , suivant la position où on le met, le bloc, il bascule presque sans peine ... Oui presque sans

peine ... On le fait tomber où on veut si on sait le faire correctement".

(ENQ N°2)

Les exemples de ce type abondent dans tous les textes recueillis (des dizaines de mentions). L'adresse du carrier déjoue le poids de la matière son astuce et son savoir faire luttent avec douceur et intelligence avec l'inertie aveugle de la pierre. Il s'agit moins d'un rapport de force physique au sens strict mais d'un jeu d'équilibre. La force physique , toutefois nécessaire, s'acquiert avec l'exercice ... Mais les qualités principalement évoquées sont la précision , l'adresse; l'invention ...

Les outils.

Le carrier est propriétaire de ses outils achetés en foire ou fabriqués et en tous cas entretenus par le forgeron du village.

" Les outils , en principe , ils étaient tous fabriqués ici même. Mon père, il fabriquait tout sur place ... A part les scies ... Il était très adroit, il a sorti du joli matériel !"

(ENQ N° 6).

Certains détails de leur forme (découpe de certaines scies par exemple) pouvaient varier en fonction de la configuration du terrain et de la spécificité de certains fronts de taille , suivant également la qualité (dureté) de la pierre à extraire , et des habitudes des carriers. On trouve ainsi une grande variété de formes , résultant de l'invention

du fabricant ou de l'utilisateur. Seuls certains outils fabriqués en série et présentés sur catalogue provenaient des centres industriels du Nord ou de certaines taillanderies de la région. Ainsi les scies crocodiles , 'dites"de carrier" et déjà inventoriées dans l'Encyclopédie étaient commandées à Longwy. Les crics de la SGCM proviennent de Sault-du-Rhône ...

Les outils étaient laissés sur place dans la carrière, remisés dans des cabannes de pierre (dont l'inventaire reste à faire en Provence). Les carriers étaient responsables de leurs outils et vieillaient à leur entretien :

" C'était le maréchal ferrant qui entretenait les outils ... Ils les appointait ... Quelquefois, ils les appointait eux-mêmes en carrière ... Ils prenaient une pierre, ils tiraient un coup de scie, ils retournaient la scie et la coïngaient dans la fente c'était comme un étau et là , ils les appointaient avec le tire-point. Mais quelquefois, les resa , il fallait les refoncer ... C'était pas le maréchal-ferrant, c'était l'oncle d'Emile Roux qui refonçait les scies ..."

(ENQ N°13)

" C'était mon oncle qui refonçait les scies et c'est moi qui lui aidais ... Tous les dimanche matin ... Les carriers en passant, en descendant, ils descendaient la scie, ils la posaient et tous les dimanche matin , on se mettait là ...

Il y avait 4 , 5, ou 10 scies ... Y'avait une matrice qui faisait la forme des dents et puis avec un levier, on appuyait et tac! ça allongeait ... Et puis après , il fallait lui donner du pas, alors c'était eux qui le faisaient ..."

(ENQ N°12).

La connaissance de la pierre.

Le savoir faire du carrier c'est aussi la bonne connaissance des matériaux. Il faut apprendre dès le plus jeune âge à reconnaître les veines des pierres. La pierre est toujours considérée comme une matière vivante . Les nombreux substantifs qui la désignent comme un corps composent un catalogue anthropomorphique. C'est ainsi qu'on parle du front de taille , des veines ; des pieds et des jambages etc ... On fait marcher les blocs et on parle des pierres tendres ou dures. On dit de la pierre qu'elle doit " boire son eau de carrière " avant d'être travaillée .

Le carrier sait reconnaître le bon et le mauvais banc. Suivant la commande le carrier sait aller pour trouver la pierre à extraire :

" Même sur un même front de carrière suivant les diverses couches, on a de la pierre qui est plus ou moins blanche, plus ou moins dure ... Tout ça, c'était le métier du carrier , d'être capable d'extraire un bloc dans la qualité qu'on lui demandait ..."

(ENQ N°2)

" La pierre du Faucon, c'était la plus dure ... La plus tendre, c'était celle de Bois-Redon ... A Sainte-Juste, il y avait un très beau banc qu'on appelait la banc royal ... Pour faire des sculptures ..." (ENQ N°13)

Dans les carrières, sur place, on peut voir des éperons rocheux, sortes de "piliers-témoins" dont le plus fin et le plus élancé se trouve à Saint-Rémy . Ces masses, laissées pour compte de l'extraction sont jugées trop friables , ou porteuses d'une faille .

"Dans la masse , il y a des veines dures et des veines tendres. Les blocs, pour les extraire, il faut les faire éclater sur une assise ... Et il faut toujours le faire éclater sur une veine dure ".

(ENQ N°2)

Un front de taille ne s'attaque pas n'importe comment. Il faut tenir compte du lit de la pierre. En galerie , le carrier doit respecter une certaine distance entre des piliers destinés à soutenir le "ciel de carrière". Toutefois, la science, même chez les carriers, n'est pas infuse. Des inspecteurs , mandatés par les sociétés d'exploitation venaient contrôler ces distances (comme ce fut le cas pour la grande carrière de Sainte-Juste).

Les accidents du travail.

Dans le discours oral , les accidents du travail sont pratiquement absents. Il est vrai qu'ils sont , de fait, peu nombreux. Entendons nous : les accidents graves et mortels sont rares.

" Mon père , moi, il a eu le pied écrasé ... Il y en a sûrement qui ont eu des doigts arrachés ou un pied , mais enfin, des accidents graves, non ! "

(ENQ N°3)

Cependant pour le seul site de Saint-Restitut, par exemple, la série S des archives départementales indique pour la période 1893-1914 : 11 accidents déclarés dont deux mortels. Dans la même période, pour l'ensemble du département, il y a eu 32 accidents en carrières. Une seule informatrice raconte un éboulement survenu dans la carrière de Bois-Redon (Saint-Restitut).

" Y'a eu un éboulement dans la carrière de mon grand-père. Il n'y a eu de victimes parce que c'était au moment du repas ... de la soupe ... Il n'y en a que deux qui travaillaient parce qu'ils avaient voulu finir un bloc ... C'était le père et le fils Savel ... Pouf! ça s'effondre ! Alors tout le monde s'est mis à l'oeuvre pour les dégager... ça a duré deux jours quand même ... De temps en temps , les uns tapaient et eux répondaient ... Et lorsqu'on est arrivé à eux, le trou était tout petit, petit, pas grand quoi ... Le fils , il est sorti allongé plat comme une merlusse ... Et le nom lui est resté !"

D'une manière générale, les accidents de travail ne sont pas très repris par la tradition orale ... Peut-être cela pourrait il nuire à l'image de la carrière qui est un lieu très valorisé. De ce point de vue, les choses se présentent assez différemment à la mine ... ou dans les carrières de pierres dures ou dans l'industrie cimentière .

(19)

- (19) : Sur la mine et les mineurs , de nombreux travaux existent. Sur les carrières de roches dures, ils sont moins nombreux. Toutefois, les enquêtes que nous avons menées sur certains sites (Le TEil, chez Lafarge) tendent à présenter la carrière comme un espace beaucoup plus dangereux et inhumain, un "bagne".

Expédition du bloc. Les transports.

Le bloc extrait et équarri est donc prêt pour l'expédition.

Il était livré avec un surplus de 5cm sur chaque face afin de ne pas trop souffrir des divers stigmates du transport. Ce surplus était appelé "gras de la pierre".

En carrière le bloc est chargé par des journaliers ou des manoeuvres sur des charrettes qui vont le descendre jusqu'à la gare aux pierres (Saint-Paul trois châteaux pour Saint-Restitut ; Maubec pour les carrières de Vaucluse ...). Ce cette gare le bloc sera expédié directement sur les chantiers urbains.

Dans beaucoup d'autres cas, les blocs étaient livrés directement sur les charrettes (commandes locales, rayon de 30 km environ).

Ces charrettes tirées par des mulets étaient conçues pour transporter plusieurs tonnes : roues larges, renforcées par des bandages de fer épais , avec une troisième roue à l'avant, plus petite, servant de frein. Le plateau de la charrette était étroit et très long (4 m). La difficulté était de descendre le chargement sans écraser l'attelage. Il semble qu'il y ait eu très peu d'accidents. (pas de traces en archives ou dans le discours oral). Le poids considérable de ces attelages a creusé de profonds sillages dans les bancs rocheux (Au dessus du village de Barry par exemple). Des sillages non moins profonds ont été creusés dans la mémoire :

" Le transport se faisait par charrettes ... Mon grand-père avait un char costaud tiré par 3 ou 4 chevaux ... Il l'appelait le gros char (...) Ce char était pour les gros blocs et on descendait les gros blocs par Barry ... On s'en servait pas toujours parce que les blocs n'étaient pas tous de la même taille ... Et lorsque l'évacuation se faisait là-bas par Barry , tous les gens de Barry

étaient sens dessus dessous parce que ça ébranlait les rochers ... Et c'était la guerre chaque fois que ça passait par là ... Et alors, il y avait tous les carriers qui suivaient pour éviter les accidents ... Parce qu'il y a eu un écroulement à la suite du passage du gros char ... Les trépidations du char faisaient ébouler les grottes ... C'est pour ça que les "Barriots" étaient tellement en colère ... Ils étaient sur les dents, ils sortaient de chez eux de peur que ça s'écroule ... Et puis alors il y avait aussi des charrettes plus petites avec une chaîne pour arrimer les blocs ... En principe il y avait deux chevaux ..." (Enq N°14).

Certains paysans, possédant un attelage se spécialisaient dans le transport des blocs :

"C'étaient pas des entrepreneurs, c'étaient des particuliers , si vous voulez ... Alors des fois s'il fallait porter un bloc jusqu'à Orange , ils avaient des charrettes exprès ... Y'en a qui faisaient que le transport des pierres ..." (ENQ N°12)

"Il y avait aussi des paysans qui avaient leurs chevaux à eux, ils s'en servaient pour le transport ... Les charrettes descendaient le chemin et venaient passer devant la maison de mon grand père, alors je sais ce que je vous dis ! ... Elles se relayaient, les unes montaient , les autres descendaient ... Y'avait un ou deux blocs par charrette" (ENQ N°14)

Tentatives de mécanisation. (Avant les années 1950).

Dans les années 1910 apparaissent les premières locomobiles à vapeur. C'étaient en fait des tracteurs, qui pouvaient être utilisés également pour les travaux des champs. Ces tracteurs pouvaient tirer des charrettes à quatre roues (voir photographie en annexes). On trouve de ces charrettes et de ces tracteurs à Saint-Restitut, à Lacoste et sans doute à Fontvieille et aux Baux.

" ça n'a pas duré longtemps, parce que la guerre s'est déclarée ... Avec ça , ils en descendaient plus qu'avec des chevaux ... A saint-Resti c'était Gratien Montbeil qui le faisait , la locomobile était à lui ... On l'appelait la Routière ... c'était une grosse locomobile ... Il travaillait pour le compte de la Société des Carrières du Midi ... Il amenait les blocs par une petite route jusqu'à Pierrelatte , jusqu'à la gare , c'était une machine à vapeur, de là qui tirait plusieurs wagons" (ENQ N°13).

Gratien Montbeil apparaît comme "maître-carrier" dans les recensements de 1906 et de 1911. En 1912 il liquide son exploitation. (20)

Les tentatives de mécanisation touchent surtout le mode de transport. Plus que l'outillage. Il faut signaler toutefois , dans les années 20 -25 cette étonnante mécanisation d'une scie crocodile montée sur un mécanisme alternatif animé par un moteur popme Bernard à essence. (Lacoste, cf photo en annexe).

90 (20):ADD, série M.

Parmi les autres exemples de mécanisation liés à la manutention des blocs, il faut citer les nombreux systèmes de treuil dont on retrouve des traces partout. Reprenant les principes d'enroulement d'un câble autour d'un axe (déjà décrit dans l'Encyclopédie) ces treuils ont été en partie mécanisés (roues dentées servant de frein sur les portiques) afin de faciliter le travail et surtout de le régulariser. Des pressions plus importantes pouvaient ainsi être exercées sur ces portiques. De fait , on pouvait tirer des blocs de biais comme en témoignent les nombreuses traces laissées sur les cheminées d'évacuation des blocs.

Mais l'un des systèmes mécaniques les plus importants c'est le système de plan incliné.

Les carrières, nous l'avons dit étant généralement en hauteur, la pierre devait forcément descendre. Pour cela le plus astucieux était d'utiliser son propre poids comme force motrice et de le freiner pour régulariser la descente.

C'est le cas du plan incliné établi sur le plateau de Saint-Restitut.

Un grosse société d'exploitation de carrières, la Société Générale des Carrières du Midi , dont le siège était à Lyon, 4 rue de la Bourse (21) possède les plus grands terrains d'exploitation de la commune.

Ce sont les carrières dites de Sainte-Juste , sur le versant nord-ouest du plateau. (Site n°8). Ces carrières couvrent plusieurs hectares d'un seul tenant. Ce vaste territoire est encadré par un réseau de voies ferrées , toutes reliées à un plan incliné dont l'énorme frein à tambour est abrité dans un édifice construit en pierre de taille et d'allure tout à fait remarquable.

(21) : La SGCM (Société Générale des Carrières du Midi) possédait d'autres carrières en Provence , notamment à Fontvieille et à oppède.

Ce plan incliné d'une longueur de 860 mètres (double voie) avec un dénivelé de 170 mètres, ce qui représente une pente de 20% !

Deux ouvrages d'art enjambent des petits ruisseaux . A l'arrivée une petite gare de triage et un pont roulant permettaient le déchargement des blocs. Un important atelier de taille et de sculpture était situé au pied du plan incliné. (Aujourd'hui le tout est détruit ou à l'état de friche).

Les blocs sont chargés par basculement à partir de petits quais qui sillonnent les carrières sur des wagonnets plats. Certains de ces wagonnets sont équipés de ridelles en planches de bois qui retiennent les moellons de tout venant, produits d'extraction ou d'épierrage.

D'autres wagonnets , à bascule, servaient pour les remblais.

Les blocs ainsi chargés sont dirigés vers le départ du plan incliné où trône le frein. Puis les wagonnets aiguillés (par des aiguillages) sur les voies du plan incliné descendaient jusqu'à Saint-Paul.

Le système de freinage était assez complexe. Un câble se déroulait au fur et à mesure de la descente des wagons pleins. D'un autre côté , s'enroulant sur un autre tambour, un autre câble tirait vers le haut les wagons vides.

En 1894, un accident se produisit. Le câble de frein usé céda et un wagonnet tua un ouvrier au pied du plan incliné. A cette occasion un rapport de l'inspecteur des carrières (bureau minéralogique de Chambéry) décrit très précisément tout le système. (22).

(22) : Nous ne reproduisons pas ici ce rapport ni son commentaire, ainsi que les photographies et les plans, faute de place. Le tout sera publié prochainement

V Des industriels de la pierre

Au milieu du XIXe siècle, l'apparition du chemin de fer fait éclater les aires traditionnelles de la diffusion de la pierre . D'une consommation en grande partie locale, d'une exploitation de petite taille entreprise par des maîtres carriers, propriétaires de gisements modestes, on passe à un système industriel qui exporte beaucoup plus loin pour répondre aux nouveaux besoins qui se créent sur les chantiers de la rénovation urbaine. L'exploitation devient massive. Le paysage change aux deux endroits du cycle de la pierre. A la ville comme à la campagne. De nouveaux entrepreneurs actifs et des sociétés de construction immobilière affiliées à de nouvelles sociétés de matériaux de construction prennent le contrôle des ressources minérales. Partout des carrières s'ouvrent. Ou d'anciens gisements sont de nouveau exploités. (23). La situation est telle qu'en 1864 , un décret impérial oblige chaque commune à déclarer ses carrières en exploitation , chaque année.

La Société Générale des Carrières du Midi, ancêtre de l'actuelle Société méridionale d'exploitation des carrières de pierres de taille (SMECPT) est l'une des plus importantes sociétés du sud-est.

En 1878, elle achète la carrière de Sainte-Juste, en 1880 et 1881 diverses autres carrières à Oppède et à Fontvieille.

(23) : Voir en ce qui concerne les ouvertures et les autorisations d'exploitation de carrières, la série des archives départementales. Ainsi pour la seule commune de Fontvieille, on note en 1864 , 16 déclarations d'ouverture de carrières, 3 en 1865, 2 en 1874 et 1 en 1875.

Elle possède ainsi les principales qualités de pierres blanches (très à la mode à l'époque) dont le marché va assurer sa prospérité jusqu'entre les deux guerres (24).

Les terrains de Saint-Restitut lui ont été cédés par la fille de Louis Favre , l'entrepreneur du tunnel de Saint-Gothard. Celui ci les tenait lui-même du Baron du Bord, qui , dès 1846 , par une politique de rachat et de rassemblement de parcelles exploitables, avait constitué un vaste territoire d'un seul tenant. Entreprenant, esprit novateur, bien vu des notables locaux, c'est lui qui, dès 1855 , avait dessiné le réseau de voies ferrées du plateau et le plan incliné.

Aujourd'hui le Baron du Bord et Louis Favre sont oubliés. Seul la SGCM apparaît , avec son estampille , sur les fronts de taille et dans le discours oral. Il faut dire que c'est elle qui a été , et de loin, le plus gros employeur.

A travers ces sociétés, une série de nouveaux personnages font leur apparition dans les villages et les bourgs et sur les sites d'extraction.

"Il y avait les Bureaux qui répartissaient le travail et les commandes sur la carrière même. Et puis, il y avait le Directeur à Saint-Paul ... Il avait une belle maison en pierres de taille ..." (ENQ N°3)

(24): Sur le plateau de Saint-Restitut, la Société possédait : la carrière de Sainte-Juste ; la carrière du Faucon ; La carrière des Archivaux et de Bois-Redon. A Oppède, elle possédait les ESTaillades et elle était concessionnaire des carrières communales de Blacouve. A Fontvieille, elle possède 25 hectares exploités par 7 puits. Brochure publicitaire 1911 (Document privé, archives Créaphis).

" Voyez, sur cette photo , c'est des directeurs de la Société, Monsieur Cordier et Monsieur Richarme. Avec des bons ouvriers ... Là , c'est mon père !" (ENQ N°13)

" Le dernier contre maître des Carrières du Midi, c'était un nommé Gonin, je m'en souviens très bien, il avait une fille, Jeanne, qui était une de mes amies (ENQ N°14)

" Pour les cubages, y'avait le contre maître qui vérifiait, il avait une canne, une canne d'un mètre, et alors tu sais, il mesurait d'un côté, il mesurait de l'autre , il faisait la multiplication pour voir si c'était juste ...!" (ENQ N°10)

A côté de ces sociétés "modernes", il existe des entreprises familiales dont l'envergure est cependant suffisante pour faire encore concurrence aux grandes sociétés. Ils sont souvent propriétaires de plusieurs carrières en divers points de Provence.

Xavier Mille est exploitant aux Baux et à Lacoste.

Louis Boissonnier est propriétaire de terrains à Saint-Restitut et il exploite aussi des carrières à Fontvieille et à Chamaret près de Grignan. Il peut arriver sur le marché avec plusieurs qualités de pierre : Pierre tendre de Saint-Paul, "Rochetaillée" de Chamaret , Pierre demi-dure de Fontvieille ...

En 1881, à Saint-Restitut, on trouve deux maîtres carriers :

Raymond Barthélémy et Albert Hugues, propriétaires de terrains sur le plateau.

Ils acheminent leurs blocs jusqu'à la gare de Saint-Paul sur des charrettes. Raymond Barthélémy tire aussi de la pierre à Fontvieille.

Ces deux personnages méritent qu'on s'y attarde. Nous avons longuement interviewé un ouvrier d'Albert Hugues, ainsi que son gendre. Nous nous sommes également entretenus avec la petite fille de Raymond Barthélémy et avons par hasard retrouvé ses archives , grâce à Pierre Laye y dans un dépotoir ! Autant de sources d'origines diverses , à travers lesquelles on peut tenter de saisir ce que furent ces personnages.

" Mon beau père, Albert Hugues, avait fait les carrières, parce qu'il avait d'abord travaillé comme contre-maître aux Carrières du Midi ... C'est là qu'il a pris de la graine et il s'est mis a son compte comme concurrent des Carrières du Midi ! "

(ENQ N°7)

Albert Hugues, né en 1864 est le fils d'un filateur de soie qui possède une fabrique à Saint-Restitut. Entreprenant, il se lance à l'âge de 18 ans dans l'aventure de la pierre blanche, qu'il va exploiter jusqu'au lendemain de la guerre de 14 où il fera faillite.

Il tire sa pierre de galeries souterraines, accessibles par un puits de carrière . Un système de treuil actionné par des chevaux, encore en place aujourd'hui, permet de sortir les blocs.

La concurrence est très vive entre les exploitants. Chemins et droits de passage sont comme la trame et les noeuds de l'espace où se jouent les opérations vitales pour les entrepreneurs. Nombreux sont les conflits, les procès dont on peut trouver trace dans les archives. (25)

(25) En particulier dans les archives communales, puisque les communes arbitraient souvent les conflits.

" Il y avait beaucoup de problèmes avec les chemins parce que le chemin par où descendaient les pierres , c'est le chemin de la montagne ..."
(ENQ N°6).

"Le seul chemin passait par Saint-Restitut, jusqu'en 1911 -12 , date à laquelle on a fait le chemin du Belvédère ... L'esquisse et le tracé c'est mon beau-père , Albert Hugues, qui l'avait fait en achetant des parcelles à l'un, en s'entendant avec l'autre ..."
(ENQ N°7).

Outre les conflits autour des chemins, les problèmes juridiques soulevés par la propriété du sol et / ou du tréfonds (et le droit d'exploiter le tréfonds) étaient complexes et innombrables sur l'ensemble des sites.

" On achetait pas forcément le terrain, on achetait le tréfonds ; par exemple, le tréfonds au dessus du cimetière m'appartient ..."
(ENQ N°7)

En 1895, la commune de Saint-Restitut engage un procès contre deux exploitants accusés d'avoir illégalement tirer de la pierre sous le chemin de la montagne qu'ils atteignaient depuis leurs propres terrains par des galeries souterraines la commune veut les obliger à payer une indemnité en fonction du volume net de pierre que chacun est censé avoir tiré (26).

(26) : ADD , série S, 60 S 22.

Les exploitants louent souvent des carrières communales.
La SGCM , en 1911 est locataire des carrières de Blacouve,
proches d'Oppède. La Société des Carrières Réunies dont le siège
est place Bellecour , à Lyon , propriétaire de carrières dans le
Gard (Barjac, Saint-Privat) loue en 1885 les carrières communales
à Saint-Paul Trois Chateaux, malgré les protestations de la SGCM !
Deux ans plus tard, cette Société fait faillite.

Conquête des marchés et diffusion de la pierre.

Bien au delà des lieux d'extraction, la recherche des débouchés
nécessite de la part des représentants de Sociétés et des maîtres-
carriers indépendants, un énorme travail de prospection, de démarches
et de publicité dans les villes susceptibles d'offrir un marché.
Il faut remplir les carnets de commande ! La concurrence est acharnée,
âpre.

Conflits, procès, faillites, opérations financières (suivies ou non
par les banques), procédés pas toujours avouables, témoignent de ce
climat de concurrence et du paysage de la "libre-entreprise", dans le
contexte fébrile du mouvement de restructuration urbaine de cette fin
de siècle.

"Le patron devait faire de la prospection. Les
tailleurs de pierre les renseignaient ... Quand
il livrait, il lui fallait aussi prospecter dans
la municipalité, il fallait grisser la patte aux
architectes pour arriver à avoir des commandes ...

le fournisseur de pierre était parfois obligé d'aller assurer la taille à Lyon, mais c'était la pagaille monstre ! Et à ce moment là , il y avait des contrats pour Lyon où ils exigeaient que ce soit de la pierre de Fontvieille ... Résultat : la pierre de Saint-Restitut filait comme pierre de Fontvieille , vous comprenez !" (Enq N°7)

Tous ont des correspondants ou des associés dans les métropoles consommatrices. La SGCM est en rapport avec la Société Immobilière qui contrôle les constructions des rues Grôlée et de la République et autres voies nouvelles à Lyon. Albert Hugues a démarché à Lyon, à Grenoble, à Lausanne :

" A Lyon, vous pouvez voir la mairie du 7 ème, place Jean Macé ; également le Palais de la Mutualité, place Raspail , ce sont les derniers bâtiments qu'il a fourni ... Il a bâti aussi le Musée d'Art et d'Histoire de Grenoble, l'Hôtel Beau Rivage à Lausanne. Il en avait expédié comme ça , assez loin..."
(ENQ N°7)

Un appareilleur de Lausanne, Auguste Reboul, est le correspondant d'Albert Hugues à Lausanne. Ce personnage travaille aussi avec Jovite-Raymond Barthélémy, autre maître carrier de Saint-Restitut. Le père de ce dernier , Louis-Auguste, avait considérablement développé les débouchés.

" Mon grand-père tenait une épicerie avec sa mère et sa soeur aînée ... C'est de là qu'il s'est lancé dans l'exploitation de carrières. Il est devenu maître carrier. Il avait une carrière à Bois-Redon, à l'époque où il s'en occupait, c'est ce que j'ai entendu dire, il y avait dans les 80 ouvriers sur place' (ENQ N°14)

En 1898, son fils, Jovite- Raymond s'associa à l'entrepreneur de Lyon Louis Debeaux. En 1900 , il a une adresse commerciale à Lyon. Il participe directement à des opérations immobilières (sociétés par actions). En 1909 , par l'intermédiaire d'Auguste Reboul, il expédie de la pierre à Lausanne pour la construction de la synagogue. Cette affaire lui apportera d'ailleurs des difficultés. Certains envois de pierres , expédiées trop raidement sans avoir au préalable suffisamment séché, sont arrivées complètement éclatées par le gel , "sous forme de poudre" lit-on dans les lettres (27).

La SGCM exporte ses produits vers les grandes villes du sud-est (Marseille, Nice, Lyon, Saint-Etienne, Grenoble ...) ; elle a un marché développé en Suisse (Lausanne, Genève , Etc ...) où elle subit, outre la concurrence des carriers indépendants, celles de la pierre du Jura et du Nord, mieux implantées. Les pierres de la SGCM sont réputées. La Société obtient une médaille d'argent à l'exposition universelle de Paris en 1878 et deux médailles d'or à celle de Lyon en 1894. Soucieuse de son image de marque elle édite des dépliants publicitaires destinés à valoriser ses produits. Dépliants dans lesquels témoignent des architectes.

(27) : Archives du fonds Barthélémy , Créaphis.

" Je soussigné F.Durel, architecte à Lyon, déclare avoir employé depuis longtemps la pierre de Saint-Paul, propriété de la SGCM. J'ai notamment eu recours à cette pierre pour la construction d'un vaste édifice à Genève (Le Kursaal international).

Cette pierre très avantageuse pour la rapidité avec laquelle les commandes sont exécutées, les dimensions des blocs que l'on peut obtenir, et sa facilité à être travaillée, résiste d'une façon parfaite à la gelée et au climat de Genève.

J'ai employé aussi à Genève la pierre des Estailades (Vaucluse) et les résultats que j'ai obtenus sont on ne peut plus satisfaisants. La résistance de la pierre des Estailades est presque double de celle de Sainte-Juste.

Ces pierres peuvent être employées pour des constructions de grande hauteur (cinq étages) ; elles devront néanmoins reposer sur un soubassement en pierre dure et être éloignées du sol d'au moins deux mètres. "

Lyon le 28 janvier 1887.

"Le soussigné Claudius Porte, architecte à Lyon, y demeurant rue de la République, 7, certifie que les pierres blanches extraites des carrières de Saint-Paul (Drôme), Oppède (Vaucluse), Fontvieille(Bouches du Rhône) sont d'excellente qualité et qu'elles peuvent être employées à des travaux importants de construction; et que , notamment celle des Estailades, peuvent être employées pour travaux décoratifs, tels que consoles, meneaux, balustres, pilastres etc ...

Une des qualités de ces pierres est de n'être pas gélive.

Lyon le 2 mai 1908

C. Porte

Président de la Société Académique d'architecture
de Lyon.

Documents extraits d'une brochure publicitaire, éditée en 1911.(Créaphis)

Par l'activité inlassable de ces sociétés et entrepreneurs, la pierre du Midi est donc exportée dans un large périmètre. Aujourd'hui , dans le discours oral, cette diffusion sans précédent et jamais égalée depuis, est revendiquée fièrement.

" La pierre de Saint-Restitut, elle a été importée à Lyon, à Genève, à Paris, à Marseille, elle a été importée partout!" (ENQ N°9)

" Le boulevard des Belges, la rue de la République, la rue Grôlée à Lyon, ça vient tout d'ici ! " (ENQ N°5)

Dans la mémoire, cette utilisation de la pierre reste comme un symbole opératoire. Les gens que nous avons rencontrés sont fiers d'appartenir à une communauté de travailleurs de la pierre (métier noble) qui a fourni à la cité un matériau de qualité, durable. Ils ont conscience du sentiment d'appartenance que pouvaient éprouver les carriers aux bâtisseurs de la ville.

A Saint-Restitut, comme en d'autres lieux , reviennent sans arrêt des noms de rues, des monuments qui sont toujours présentés de façon "monolithique", si l'on peut dire:

" La rue Grôlée, ça vient tout d'ici ..."(Enq n°5)

L'exagération même du discours , l'amplification plus exactement , est révélatrice d'une quête identitaire destinée à identifier dans la ville, lieu de l'anonymat et perte de la communauté, un lieu ou un monument emblématique auquel on pourra toujours se référer.

En réalité chaque monument est bâti avec plusieurs sortes de matériaux suivant les usages et les fonctions. La pierre tendre et blanche était plutôt destinée à occuper les façades et les ouvertures, ainsi que le décor. Il est vrai que ce sont les parties les plus visibles. En revanche, les fondations et les sous-bassements étaient réalisés en pierres dures, ainsi que les marches d'escaliers et les revêtements de sol. (On peut ainsi trouver dans ces parties la pierre de Cassis pour la région marseillaise ou les pierres de Seyssel, Villebois, Montalieu pour la région lyonnaise ...).

A côté des grandes sociétés à structure capitaliste, existaient des petits exploitants dont l'envergure et le rayon d'action continuaient d'alimenter les besoins locaux. (Notamment pour le funéraire).

VI Les carriers dans leur village.

Dans les villages que nous avons parcourus, le groupe professionnel des ouvriers carriers a laissé une empreinte vive dans les mémoires au point qu' on nous a parlé de "villages de carriers". Aujourd'hui certains de ces groupes ont entièrement disparu. Ailleurs ces groupes se sont tellement amenuisés qu'ils ont perdu toute identité en tant que groupe et même du point de vue de la profession. Le danger d'oubli technologique qui pèse sur certaines entreprises invite à s'intéresser aux mutations importantes et à l'observation du changement dans le fonctionnement d'une profession. Invariablement cela réjaillit sur l'image que s'en font les gens et les villages dans lesquels ces groupes sont plus ou moins insérés, plus ou moins bien identifiés. Dans la période de plein fonctionnement des carrières, la présence du groupe professionnel était si importante qu'elle finissait par jouer un rôle dans la vie globale de la communauté, tant sur le plan social et familial que dans les enjeux politiques.

Statut des carriers.

A la fin du XIXe siècle , les entreprises installées sur les sites d'extraction utilisent le potentiel et les savoir faire traditionnels des habitants des villages : on recrute la main d'oeuvre sur place. Le grand nombre d'ouvriers travaillant pour ces entreprises indique la dimension industrielle. Sur le seul plateau de Saint-Restitut, en 1881, près de 400 ouvriers, carriers et journaliers, venus des

communes de Saint-Paul, Bollène et Saint-Restitut, s'affairent autour des blocs de pierre.

Les journaliers étaient salariés.

" On les appelait les terrassiers et les chargeurs.

Les terrassiers c'étaient ceux à qui on disait, vous enlèverez les déblais , et les chargeurs, c'est ceux qui prenaient les blocs ... Parce que celui qui tirait les blocs, les mettait prêts pour être chargés. Les chargeurs les mettaient sur des wagonnets ou sur des charrettes."

(ENQ N°13)

Si les journaliers étaient salariés, c'est à dire payés pour leur temps de travail, les carriers avaient ,eux, un statut particulier :

" Ils étaient tâcherons, payés au mètre cube de pierre extraite."

Ce mode de rétribution leur donnait une grande liberté pour l'organisation de leur travail. Cette liberté est l'une des constantes du discours où elle apparaît comme un privilège.

" Le carrier était payé au mètre cube, il extrayait son bloc ... S'il avait envie de rien foutre, il foutait rien". (ENQ N°2)

" Ceux qui travaillaient à la tâche, les carriers, si ça leur plaisait d'aller au café, ils allaient au café , et ils travaillaient après ..." (ENQ N°3)

"Les carriers, ils avaient leur chantier, ils allaient faire des pierres quand ça leur plaisait! Le samedi après-midi souvent ils travaillaient pas, ni le lundi matin ! " (Enq N°5)

" Ils travaillaient tant qu'ils voulaient, ils y allaient quand ils voulaient, ils étaient ni à l'heure, ni rien ... Ils étaient libres ... Au plus ils tiraient de la pierre, au plus ils gagnaient, voilà ! " (ENQ N°12)

Outre cette liberté d'horaires, qu'il faut tout de même nuancer lorsqu'il s'agissait d'honorer certaines commandes, les carriers avaient la liberté de s'organiser à leur guise en petites équipes.

"Un carrier ne travaillait pas seul ... Ils appelaient ça s'associer ... Alors ils se mettaient à trois ou quatre et là, c'est quelque chose ... enfin ... de remarquable ... ils se disaient qu'ils étaient associés et ils se faisaient confiance les uns aux autres , vous comprenez ?

-C'est à dire ?

-Et bien , il y avait pas de cris, il y avait rien ... Ils s'étaient dit à trois ou quatre là ... Ils se mettaient ensemble pour travailler ... Et puis , vous savez, ils étaient pas à chinoiser , toi t'es pas venu tel jour ou quoi ... C'était franc ! ... Mon père, ils étaient quatre ! ..." (ENQ N°12)

Le revers de ce système , largement valorisé dans le discours oral, c'est l'irrégularité du travail qui dépendait en fait des commandes de l'entreprise :

" C'était par commandes, alors comme ils disaient on va aux commandes , puis ils arrivaient là-haut, y'avait pas de travail, alors il fallait redescendre et attendre qu'il y ait du travail..." (ENQ N°5)

" Je sais que César, des fois, venait voir mon père et il disait , ben je monterai, j'irai voir s'il y a des commandes, alors il montait et s'il y avait des commandes, il passait et il disait on ira demain ou après-midi ... Et voilà comment ça se passait ..." (ENQ N°12)

De fait, les carriers sont de petits propriétaires exploitants (pour la plupart) et travaillent sur une parcelle de terre en dehors de leur activité aux carrières. Ils vivent à un rythme saisonnier et ils sont à proprement parler des "ouvriers-paysans". En même temps, ils apparaissent partout comme un groupe professionnel bien défini, affirmant son identité et se démarquant par ses différences et son organisation, du monde agricole de la plaine. L'activité des carrières leur donnait une spécificité qui finissait par s'éteindre sur le village et fonder sa cohésion. Ce souci de s'affirmer comme groupe spécifique est l'un des thèmes récurrents du discours oral .

La vie sur le chantier.

La journée de travail du carrier commence très tôt, surtout l'été. Cela afin d'éviter les grandes chaleurs et les mauvais effets de la réverbération très violente dans les carrières de pierre blanche.

" Mon père, je l'ai vu partir, moi, à trois heures et demi du matin, hein ! ... Je me rappelle une fois, il m'avait fait lever pour garder des moutons et ben je les voyais pas mes moutons ..." (ENQ N°5)

"Les carriers mangeaient sur place, sur le chantier, ils mangeaient là-haut, y'en a qui allaient manger là-haut, là où il y a le bureau à Sainte-Juste, près du plan incliné ... Ceux qui étaient loin, ils faisaient du feu sur place, là , dans les galeries ... Ils mettaient leur toupin, leur gamelle, là dans la braise ..." (ENQ N°3)

"Dans les carrières, ils buvaient du coco, pas du rouge ... Au sommet des carrières , vers le plan incliné, y'a une grosse source fraîche là ... Moi, quand j'étais gosse, j'allais chercher ça avec des gourdes ... Et dedans, au bureau, qu'on appelait, ils mettaient du coco, c'était la boisson des carriers ..."

(ENQ N°13)

Des villages à l'heure des carrières.

Au moment le plus fort de l'extraction , dans la période de plein fonctionnement des carrières, le groupe des carriers joue un rôle très important dans la vie collective du village. Dans la mémoire les villages vivent à l'heure des carrières : tout le monde, de près ou de loin , est carrier.

"Ah, ici , il y avait presque pas une maison que ce soit pas un carrier ! Ou qui dépende pas de la carrière ...

- Le village déoendait de la carrière ?

- Ah! entièrement, entièrement ! Tout le monde avait quelques terres, tout le monde , mais pas pour pouvoir en vivre, voilà ... La preuve, quand ça marchait pas les carrières, ça tirait sur la ficelle ! "

(ENQ N°12).

Il faut également ajouter que le carrier se distingue par ses revenus. En 1883 , dans l'arrondissement de Montélimar, les ouvriers carriers de Saint-Paul, Saint-Restitut arrivaient à gagner 5 francs par jour. En revanche, à la même époque, un employé dans une filature gagne 2,50 francs, un ouvrier agricole 2 francs pour un travail de labour, et un potier 4 francs. (28)

(28) : ADD 48 M 15bis, rapport du sous-préfet de l'arrondissement de Montélimar, 4ème trimestre 1883.

"Ils gagnaient de l'argent , les carriers ! Ils avaient 4 francs du mètre cube, à l'époque, avant la guerre de 14 Ils faisaient 10 à 12 heures de travail, mais ils arrivaient à faire 2 mètres cubes, deux mètres cubes et demi ... ça leur faisait 10 francs par jour ..."

(ENQ N°6)

"Mon oncle, moi, il était si adroit qu'il faisait 15 francs par jour ... C'était le plus fort"

(ENQ n°10)

Dans le discours oral, le moment fort de l'industrie extractive va de pair avec le moment de plein fonctionnement des villages. Cela est sans aucun doute vrai du point de vue démographique. L'activité des carrières a maintenu le niveau maximum des populations du milieu du siècle dernier et parfois a certainement enrayé et retardé l'exode rural. (29).

" Comme habitants , il y avait du monde à ce moment là ! Y'avait un bon hôtel , 5 cafés, 4 boulangers, y'avait un cordonnier , sa femme était repasseuse et il y avait des couturiers ... Et dans toutes les familles, il y avait des carriers !"

(ENQ N°13)

(29) : Voir les tableaux de population des villages étudiés.

" Saint-Restitut était renommé à ce moment là comme un pays où l'on vivait bien ... Et le village était comble !... Les maisons, vous n'arriviez plus à trouver une place dans les maisons ..."
(ENQ N°7)

" Il y avait 2 cordonniers, il y avait mon beau père comme maçon, il y avait des boulangers ... 3 boulangeries, des cafés ... Ils étaient 1500 , peut être même plus ..."
(ENQ N°3)

En réalité , la population de Saint-Restitut n'a jamais dépassé 1033 habitants (maximum de population atteint en 1866). De fait, dans le recensement de 1881, sur les 976 habitants, on trouve effectivement 5 cafetiers , 6 épiciers, 3 boulangers, 2 bouchers, 4 maçons, 3 tisserands, 3 perruquiers, 6 couturières, 2 modistes, 2 tailleurs, 1 horloger, 10 cordonniers, etc ... et 86 hommes se déclarent carriers et 4 se déclarent exploitants de carrières.(30)

A Fontvieille, en 1886, la Chambre syndicale des ouvriers carriers déclare représenter les "intérêts des ouvriers carriers qui sont ceux de la population presque toute entière". (31).

(30) : ADD 35 M. 313.

(31) : ADBDR VII S 41.

Organisation des carriers.

La spécificité et l'identité des carriers est renforcée par les associations qui les regroupaient.

Les Sociétés de secours mutuels protégeaient ses membres contre le manque de travail et la maladie.

"Il y avait souvent pas de travail, chaque année.

Ca les faisait tirer ... Mon père était trésorier d'une société de secours mutuels ... Ils étaient sociétaires, ils versaient une cotisation ...

On leur donnait une indemnité journalière en cas de maladie ..." (ENQ N°5)

A Saint-Restitut, il existait à la fin du XIXe siècle deux sociétés de secours mutuels , rivales politiquement : la "Fraternelle" qui regroupait les socialistes et les Rouges, et "l'Union" à laquelle adhéraient les Blancs. (32).

"Et bien s'il y avait deux sociétés de secours mutuels, c'est parce qu'il y a eu un président une fois, qui a voulu que la société aille à la messe avec le drapeau, vous comprenez ? ...

Bon, alors tous ceux qui n'ont pas voulu aller à la messe avec le drapeau ont démissionné et ont fondé une autre société , et voilà ! "

(ENQ N°12)

(32) ; Les statuts sont conservés dans les registres. AC Saint-Restitut

Voir également les statuts des sociétés de Fontvieille. AC Fontvieille.

Voir également la série S et la série X des archives départementales.

Chaque société avait sa fête à une date différente (à Saint-Restitut).

" La fête de la société "La Fraternelle " était le premier dimanche de septembre, la fête de la société L'Union " était le premier dimanche d'octobre ..."
(ENQ N°12)

" Y'avait la fête des carrières pour les Rouges, les Blancs n'y allaient pas ... Et vice-versa, quand c'était la fête des carrières pour les Blancs, les Rouges n'y allaient pas ... C'était sectaire hein !"
(ENQ N°6)

En mai 1881, est créée une chambre syndicale (peut-être sous l'influence de celle existant à Fontvielle) des ouvriers carriers de Saint-Restitut et de Saint-Paul. Son siège social est d'abord à Saint-Restitut, puis sera divisé en 1893 entre Saint-Restitut et Saint-Paul . En 1881, elle compte 124 adhérents.

" Y'avait le syndicat, qu'on appelait chambre syndicale à ce moment là ... Et qui était le syndicat unique pour les carrières ... Je veux dire tous ceux de Saint-Paul, de Saint-Pierre, de Saint-Restitut ne formaient qu'un seul syndicat ..."
(ENQ N°12)

Ces organisations et en particulier le syndicat, montrent la conscience qu'avaient les carriers (et que le discours oral continue de transmettre aujourd'hui) d'appartenir à un monde ouvrier, en opposition au monde paysan-agricole environnant :

" Saint-Restitut ! C'était peut-être la commune du canton la plus républicaine ... Oh oui! Saint-Paul, Saint-Restitut, ça a toujours été . Les autres pays du canton, y'avait rien, y'avait que des paysans , vous comprenez ?

- Vous pensez que c'est à cause des carriers que ...

- Ah oui! ... Parce que ... on a beau dire , l'ouvrier quand il est réuni , quand même, qu'il s'assemble Et puis , on avait maintenu une tendance républicaine ".

(ENQ N°12)

La vie politique.

L'opposition rouges-blancs et le débat politique permanent sont des traits caractéristiques de l'espace et de la sociabilité provençale (33) dans les villes et les villages, à la fin du XIXe siècle et jusqu'à la guerre de 1914. Les villages de carriers sont précisément au coeur de cette spécificité . Dans le discours oral, cette personnalité politique est attribuée directement aux groupes de carriers.

"- Il y avait beaucoup de socialistes ici ?

- Oh oui, oui ! C'étaient des ouvriers, alors c'était une majorité socialiste ! "

(ENQ N°5)

(33) : Voir les travaux de Maurice Agulhon, en particulier La République au village , Paris, Le Seuil, 1979.

La virulence du débat politique est soulignée par tous nos informateurs. Une des questions les plus brûlantes était bien évidemment la question du cléricalisme et de la laïcité.

" C'était terrible , ils refusaient d'aller à la communion de leurs enfants, ils pouvaient pas entendre sonner les cloches de l'église. C'étaient des durs hein ! ..." (ENQ N°14)

" Mon père était conseiller municipal ... Il y a eu une réunion du conseil municipal où il était question de la location de la cure ... Et alors les Blancs voulaient pas qu'on fasse payer la cure au curé ... Alors mon père qui était de l'autre côté a dit : mais si c'était un ouvrier, vous la feriez payer ? Alors il n'y pas de raison de pas la faire payer ! ... Alors le dimanche d'après, le curé en chaire a dit : les socialistes c'est comme des cochons , ça mange tout dans la même auge ! Ah! ça bagarraît hein ! "

(ENQ N°5)

Le 14 juillet, date symbolique, est une occasion d'afficher ses opinions

"Le 14 juillet, c'était partagé ... Y'en avait même qui travaillaient ce jour là ! Les Blancs vous comprenez ? Pour faire voir qu'ils fêtaient pas le 14 juillet ! " (ENQ N°12)

Les élections , surtout locales, (législatives, municipales) prenaient souvent une tournure très passionnée. Le débat avait lieu jusque sur les carreaux de carrière et dans les galeries où un grand nombre de graffiti sur ce thème ont été trouvés.

Les cafés et les "cercles".

Un des lieux privilégiés de l'expression du débat politique, c'était les cafés. Espace de la sociabilité , comme le lavoir pour les femmes, ce lieu était presque exclusivement masculin. On y parlait de politique surtout, au cours d'interminables réunions. Dans tous les villages que nous avons observés, il y avait des cercles, souvent à tendance républicaine. C'est là que se tiennent les sièges des syndicats et des sociétés de secours mutuels. C'est devant les cafés ou les cercles que les photographies de groupe seront prises (Saint-Restitut, Fontvieille ...)

Les cafés sont nombreux dans les villages.

" A la sortie des carrières, le soir, les cafés étaient pleins ... Y'avait de l'animation ! "

(ENQ N°6)

Dans ces cafés, on buvait de l'absinthe, de la "gnôle" et du vin rouge. Assez rarement du café. Les cafés ont aussi une fonction culturelle importante.

A Lacoste , des bals sont organisés dans les cafés les jours de foire. A Saint-Restitut, pour les bals , il y avait des musiciens :

" Y'avait un Redortier, un Cornillon

ils étaient trois ou quatre là , ils formaient un petit orchestre, ils nous faisaient danser pour les bals des sociétés ".

(ENQ N°12)

A Lacoste , les cafés étaient des lieux de représentations théâtrales où se produisaient des théâtres ambulants. Le souvenir du passage des troupes de théâtre était parfois inscrit dans les carrières (graffiti datant de 1913 à Saint-Restitut). Etaient inscrites également dans les carrières les annonces des foires (feria). C'est également dans les cafés que se produisait le groupe théâtral du village.

De même , à Saint-Restitut, le souvenir de ces représentations où les reconstitutions historiques sur fond médiéval alternaient avec les mélodrames, est très souvent rappelé.

" Et là-bas , au café du Pont , à la remise, vous savez ? Là j'étais acteur ! Parce qu'il y avait l'Amicale laïque ... Alors l'instituteur il choisissait une pièce et puis il choisissait également les acteurs. Celui qui a été tué à la guerre, ton oncle Camille, j'ai joué avec lui. C'était en 1910 -11. On a joué L'expiation . Après moi je suis parti, ça a continué ... On a joué Les Deux orphelines ..."

(ENQ N°12)

Circulation des carriers entre les villages.

Les villages de carriers , dans l'espace provençal, ne sont pas inaccessibles. Leur accès est aisé. Ils ne sont pas non plus isolés les uns des autres. Nous l'avons vu, les exploitants de carrières (Sociétés et maîtres-carriers indépendants) sont présents sur plusieurs sites. Les ouvriers eux-mêmes , circulaient assez facilement entre ces villages :

" Il venait à Saint-Restitut beaucoup de jeunes du côté des Baux de Provence, là-bas où il y a des carrières ..."
(ENQ N°6)

"Quand il n'y avait plus de travail, des fois , et bien ils allaient à Ménerbes travailler ... Ils allaient voir s'il y avait du travail et s' il y avait du travail , ils restaient. Nicollet y est allé souvent là-bas , Polyte aussi (...) Et réciproquement, quand il y avait bien du travail à Saint-Restitut, y'en avait de Ménerbes qui venaient " (ENQ N°12).

"A cette époque mon grand père était là , il avait aussi des carriers à Fontvieille ... Et son contremaître est allé comme contre maître à Fontvieille "
(ENQ N°14)

"Ceux de Saint-Restitut allaient travailler à Ménerbes, mon grand-père y allait, Durand aussi et Zoël Peysson , mon oncle, aussi "
(ENQ N°3)

Zoël Peysson est aussi passé à Lacoste où il a signé le front de taille. On retrouve son nom inscrit suivi d'une mention dans laquelle il précise bien qu'il vient de la Drôme. Au cours de son enquête Guy Mathieu a photographié la marque parmi d'autres graffiti. (34).

Ces nombreux échanges favorisaient une relative exogamie. Des mariages ont eu lieu entre des membres de ces communautés qui n'auraient pu se rencontrer autrement que par le travail de la pierre.

Des Hindous à Saint-Restitut.

A Saint-Restitut, avant la guerre de 1914, Albert Hugues, maître carrier fit venir trois Indiens qui travaillaient dans son puits de carrière. Ils ont laissé un souvenir très vif. L'un d'eux s'est resté à Saint-Restitut.

" C'étaient des Hindous , ils logeaient là, sur la place de l'église ... Il y en a un qui est mort ici ... Il s'était associé à une fille du pays avec laquelle il a eu un gosse ... (...) Ils portaient le turban, ils ne parlaient pas du tout français. Ils s'y sont mis petit à petit quoi ... Ils chantaient des chansons hindoues; Ils étaient gentils. A la guerre de 14, ils sont tous partis, sauf celui qui est resté , il vivait maritalement avec une femme du pays".

(ENQ N°6)

(34) : Guy Mathieu , op. cit.

" Il y avait le Gali, c'était le plus gros ...

Il y avait Bachinchin et Depou ... Depou , il était marié avec la Margurite Sautel ... Ils parlaient assez bien français. Pendant la guerre, Monsieur Hugues mettait à disposition ses hommes gratuitement ... Alors Depou , c'est lui qui m'a appris à couper le bois ... au lieu de m'appeler Nestor, il m'appelait Neston ... Y'a pas grand écart pour un Indien! Depou s'était marié, puis il est tombé malade et il a voulu partir de France pour mourir dans son pays ... On dit qu'il est mort sur le bateau en retournant ... Je l'ai entendu dire, je sais pas si c'est vrai ... "

(ENQ N°13)

Par quel canal avaient été recrutés ces Indiens , premiers travailleurs immigrés de ce pays ? Il semblerait qu'un ancien officier des Indes devenu interprète (ou servant d'interprète ?) à Saint-Paul ait joué le rôle d'intermédiaire. Avait-il un rapport avec les indienneseries de la région (Orange, Bourg Saint Andéol) ?

Toujours est-il que ces Hindous ont laissé une trace écrite de leur main. Au fond du puits Hugues, récemment restauré par Pierre Laye, quelle fut notre surprise en découvrant récemment, à la lueur de nos torches , un début d'alphabet sanscrit ! (35)

VII Déclin des carrières : abandon et changements de paysages.

La guerre de 14 met brutalement fin à la prospérité de la pierre du Midi. Faute d'hommes et de commandes, les carrières ferment les unes après les autres.

" Ah ça a fini en 1914, fini en 1914 ! Moi je me souviens en 1919, quand la guerre a été finie, y'avait encore des commandes puisqu'il y avait eu pas mal de démolitions ... Mais il y avait un marasme , il y avait plus de transports, plus de wagons, plus de matériel , alors les commandes restaient en stock , et le ciment armé a pris là-dessus , ça a été la fin quoi !"

(ENQ N°6)

Après la guerre, sur le site de Saint-Restitut, seule la SGCM continue son activité, mais elle abandonne le plateau en 1925. Quelques tentatives de relance de l'extraction ont eu lieu sans succès.

" Mon beau-père il était là, il voyait pas plus lui, il voyait ses carrières pour lui ... Les Romains avaient fait les carrières et du moment que les Romains avaient fait les carrières, il fallait continuer (...) et il persistait et il a bouloté jusqu'à son dernier son ... Il était là comme les gens déjà âgés qui veulent pas cesser de croire à ce qu'ils ont cru ... Alors il a été mis en faillite"

(ENQ N°7)

A l'image des blocs expédiés dans les grandes villes, les carriers se sont expatriés et dispersés à la recherche d'un emploi. L'exode rural frappait alors très vite et très fort des villages entiers.

"Vous seriez venus ici en 1925, vous auriez peut-être trouvé 10 personnes en 60 et 80 ans , mais pas un jeune ! Ils sont tous partis à Marseille, à Lyon ..."

(ENQ N°7)

"Tous, tous partaient ! A part quelques paysans qui sont restés , tout le monde partait ... C'était le manque de travail "

(ENQ N°6)

Si, à Saint-Restitut , la guerre de 14 a mis brutalement fin à un système techno-économique vieux de 50 ans (50 "glorieuses") , il n'en a pas été de même dans chaque village que nous avons visité. Dans le bassin carrier du Lubéron, une lente évolution et des commandes locales (affiliées depuis longtemps à un marché local) a permis aux maîtres carriers de résister et de s'adapter progressivement aux nouvelles conditions du travail de la pierre. Les ateliers ont de plus en plus pris en charge une partie plus importante du cycle de transformation de la pierre (extraction + taille).

Ce sont les grandes sociétés qui ont disparu à l'exception de la SMECPT héritière directe de la SCGM . Mais la rupture est telle que la mémoire n'a pu se transmettre : les archives et les témoins ont disparu.

Conclusions provisoires.

Après cette enquête ethno-historique menée pendant près d'un an sur un site et en parcourant les lieux de la pierre en Provence, il nous paraît utile de dégager quelques lignes générales.

- Peu d'études dans le domaine ethno technologique de l'extraction et de la transformation des matériaux existent. Si les archéologues s'intéressent de très près à ces questions, ils ne prennent pas en compte l'ensemble des représentations de ces faits techniques et ne les insèrent pas dans une globalité de la vie d'une communauté.
- D'où l'intérêt de mener et de publier des études monographiques sur des bassins carriers (36) et de multiplier les fiches sur ce qui ne se ressemble qu'en apparence.
- On peut s'interroger, à partir de l'approche ethno-technologique d'un site sur les agents de sa cohésion. Sont-ce des savoir-faire locaux utilisés et "aménagés" vers une industrialisation ? Est-ce la nature des matériaux (roches tendres, dures, demi-dures, calcaires etc ...) qui finit par caractériser des groupes professionnels ? Est-ce un certain nombre de facteurs "historiques" (destins individuels, familles, aventure de l'entreprise etc . ; événements ...) qui ont joué un rôle dans le maintien ou non d'une exploitation sur un site ? Est-ce strictement la politique commerciale et la conquête des marchés ? On serait tenté de répondre que c'est sans doute un peu tout cela à

(36) : Voir par exemple la Thèse de 3ème cycle de Bernard Bachman ,
Carriers et tailleurs de pierre du bassin de Montalieu (Isère) , approche
ethno-technologique , Th. Dactyl. EHESS , Paris, 1985, 390 p.

la fois . Les succès et les refus de telle ou telle mutation technologique ; les phénomènes de mode dans le marché de l'immobilier (la période "tout-béton" a été très défavorable à la pierre, alors qu'elle avait connu après 1950 , avec la Reconstruction un réel regain d'intérêt, même chez les architectes) ne peuvent se comprendre qu'à partir d'une approche globale. Il s'agit surtout, croyons nous d'un problème de mentalités. Si le site de Saint-Resitut, aujourd'hui friche industrielle (friche superbe , mais friche tout de même) , a complètement perdu ses racines (au delà de la génération que nous avons rencontrée mais après elle il n'y a plus de transmission de fait), c'est sans doute en raison de sa situation géographique, aux confins de 3 régions, dans une zone souvent en mal d'identité , dans un axe particulièrement changeant et troublant pour la mémoire : la vallée du Rhône.

Mais plus que jamais, c'est cette étude de la résistance à l'oubli total (technologique , architectural, social, historique) et la fine observation du changement qui présente un intérêt pour l'ethnologue.

La spécificité de la démarche ethnologique est précisément de partir sur des terrains micro-locaux, de les parcourir en tous sens, de s'attarder dans les lieux de la mémoire technologique, historique, familiale, individuelle, de saisir le jeu de l'entrecroisement de ces mémoires et de parvenir jusqu'à une écriture qui rassemble les indices et les traces collectées ici et là. De ce point de vue, la prise en compte dans leur ensemble des ethnotextes oraux et écrits, des documents d'archives publiques ou privées, de l'iconographie et des objets , permet de nourrir la connaissance d'un milieu technique et d'un milieu social

et de mieux imaginer les différents phases d'une aventure humaine.

Somme toute, ce moment fort de l'extraction où certains hommes, se prenant à rêver, ont pu s'imaginer dans la lignée directe des bâtisseurs antiques, voire poussant plus loin l'imagination, ont pu se sentir les descendants de quelque squalo pétrifié et découvert sous la lame de l'outil, n'a duré que l'espace d'une génération et n'a pas eu le temps de faire jouer pleinement les mécanismes de la transmission.

BIBLIOGRAPHIE

- PHILIPPE Michel, TRUC Georges, Ressources minérales du Vaucluse. Des matériaux et des hommes, Chambre de Commerce et d'Industrie d'Avignon et du Vaucluse, 1979.
- TRIAT Jean-Marie, Pierres utiles de Provence, Chambre de Commerce et d'Industrie de Marseille, 1982.
- GADILLE Rolande, L'industrie française de la pierre marbrière, Cahiers de géographie de Besançon, n° 17, 1968.
- BEDON Robert, Les carrières et les carriers de la Gaule romaine, Picard, 1984.
- BESSAC Jean-Claude, L'outillage traditionnel du tailleur de pierre, Editions du CNRS, 1986.
- PIERRE Roger, Les origines du syndicalisme et du socialisme dans la Drôme, Editions Sociales, 1973.
- LIVET Roger, Habitat rural et structures agraires en Basse-Provence, Orphys, Aix-en-Provence, 1962.
- BROMBERGER Ch., LACROIX J., RAULIN H., L'architecture rurale française. Provence, Berger-Levrault, 1980.
- NOEL Pierre, Les carrières françaises de pierre de taille, Société de Diffusion des Techniques du Bâtiment et des Travaux Publics, Paris, 1970.
- Stage académique de culture régionale, La pierre en Provence, février et avril 1984, CNDP, Marseille, 1985. (Participation de Créaphis).
- Mémoire vivante, Dires et Savoirs Populaires, CNRS-EPR Rhône-Alpes, Bibliothèque Municipale de Lyon, 1982.
- Lithiques N°1, Pierres de Provence, Créaphis, 1985.
- Lithiques n° 2, Pierres extraites, Créaphis, 1985.
- Pierres en Provence, ACEP-Edisud, Sénanque-Aix-en-Provence, 1987.

Thèses non publiées :

BACHMAN Bernard, Carriers et tailleurs de pierre du bassin de Montalieu (Isère)
Approche ethno-technologique, EHESS, Thèse de 3^e cycle, 1985.

SAVAY-GUERRAZ Hugues, Recherches sur les matériaux de construction de Lyon
et Vienne antiques, Université Lyon 2, Thèse de 3^e cycle, 1985.

SOURCES D'ARCHIVES

Archives Communales : séries E (Etat-Civil); série F (Population, Economie Sociale); série n (Biens communaux); série o (Voirie, travaux publics

Registres des Délibérations des Conseils Municipaux.

Pièces diverses : registres des Sociétés de Secours Mutuels.

Ont été particulièrement dépouillées les archives de Saint-Restitut.

Archives départementales : séries M, X, S et O.

Archives privées : Fonds Barthélémy. Correspondance d'affaires de Raymond Barthélémy, de 1885 à 1925.